



כניסת שבט: 19:17

ציאת השבת: 20:08 לדעת ר"ת: 21:02

אורי וישעי



✡ עטרת פז - מאמר עורך

LA COURONNE D'OR – EDITORIAL

La fête de Shavouot est désormais derrière nous. Les échos des voix et des éclairs du mont Sinaï s'éloignent peu à peu, tandis que les nuées de la fatigue de la nuit d'étude nous ramènent vers la routine des jours du décompte du Omer et longs jours d'été. C'est précisément ici qu'arrive notre paracha : Nasso. À première vue, cette paracha traite du recensement des Lévités ou de la liste répétitive des offrandes des princes. Pourtant, son nom même, **Nasso** (« élève », « porte », « relève »), renferme tout le secret de la paracha.

Nos Sages demandent : Pourquoi la Torah dit-elle : **Élève la tête** plutôt que simplement : Compte les fils de Guerchon ? La réponse est **qu'élever la tête** signifie bien plus qu'un simple dénombrement. C'est un appel à l'élévation spirituelle. Les fils de Guerchon étaient chargés de transporter les tentures du Tabernacle et les rideaux du parvis. Alors que les fils de Kehat portaient l'Arche sainte et les objets sacrés, les fils de Guerchon portaient « l'enveloppe » — ce qui protège la sainteté pendant la traversée du désert. C'est ici que se trouve le lien profond avec Chavouot : À Chavouot, nous étions tous comme les fils de Kehat, serrant contre nous les Tables de l'Alliance au pied du Sinaï. Mais dans la paracha Nasso, nous devenons les fils de Guerchon. Nous partons dans le désert de la vie, et nous devons porter la sainteté à l'intérieur de la réalité quotidienne.

On raconte à propos de Rabbi Avraham Mordechai Alter de Gour, connu sous le nom **d'Imrei Emet**, qu'il demanda un jour à l'un de ses hassidim de lui décrire quelle est la différence essentielle entre les moments élevés des fêtes et les jours ordinaires qui leur succèdent ? Le hassid hésita, incapable de répondre, et le Rabbi répondit alors par une parabole selon sa coutume :

Dans une petite ville existaient deux sortes de lumières. Il y avait d'abord un magnifique chandelier doré qui brillait constamment dans la chambre d'un Tzadik. Chaque fois qu'on y allumait une bougie, la pièce se remplissait d'une lumière pure, spirituelle et sainte. Quiconque entraînait ressentait qu'il pénétrait dans un autre monde. À l'opposé, au coin d'une rue sale, se trouvait un vieux réverbère rouillé. Sa lumière n'était ni sacrée ni impressionnante. Il éclairait simplement les flaques et les charrettes qui passaient dans la boue.

Un jour, le chandelier doré se plaignit : **À quoi sert donc ce réverbère ? Il est placé dans un lieu bas, entouré de boue et de gens grossiers. Sa lumière est faible et ordinaire.** Le réverbère entendit cela et répondit : **Peut-être que ma lumière n'est pas aussi sainte que la tienne, mais mon rôle est précisément d'éclairer là où règne l'obscurité. Toi, tu éclaires le juste assis dans sa chambre à étudier la Torah. Moi, j'éclaire celui qui risque de tomber dans la boue et, que D'... nous garde, peut se casser le pied, ou celui qui a perdu quelque chose ou son argent et trouvera facilement ce qu'il avait perdu.**

L'Imrei Emet conclut : **La fête de Chavouot est le chandelier doré dans la chambre du Tzadik. Mais la paracha Nasso est le réverbère dans la rue.** La véritable sainteté ne consiste pas seulement à se tenir devant la flamme du Sinaï et rechercher des expériences spirituelles élevées mais de prendre cette lumière et la porter dans la boue du désert, dans les endroits les plus ordinaires — voire les plus bas — de notre existence, pour les éclairer.

✡ כתם פז - ביאורים על הפרשה

LA TACHE D'OR – COMMENTAIRES SUR LA PARACHA

Si la femme de quelqu'un se détourne (Nom. 5, 12)

La Guémara dans le traité Sota (3A) établit : Un homme ne commet une faute **que si un esprit de folie** (rouah shtout) **entre en lui**. (Cette idée est déduite du verset : Si la femme de quelqu'un se détourne (tisté)).

À première vue, pourquoi la Torah définit-elle la faute comme une **folie** ? La réponse révèle la confiance immense que la Torah place dans chaque Juif : au plus profond de lui-même, **aucun Juif ne désire réellement se séparer de D'...** Nous l'avons vu tout au long de l'histoire : même les plus éloignés ont parfois préféré sacrifier leur vie plutôt que renier leur foi. Alors comment l'homme peut-il fauter ? C'est ici qu'intervient **l'esprit de folie** - une illusion créée par le mauvais penchant (Yetzer HaRa) qui persuade l'homme que la faute est une chose insignifiante, sans conséquence sur son lien avec le Créateur.

Le grand enseignement de cette paracha réside dans la manière de surmonter cela : dès qu'un Juif identifie le mensonge et comprend que la faute est une "folie" contraire à sa véritable nature, il lui devient plus facile de révéler son désir profond : rester attaché à D'..., et vaincre le mauvais penchant.

Nos Sages enseignent dans le traité Berakhot (5A) : **Que l'homme suscite toujours son bon penchant contre son mauvais penchant**, autrement dit : l'homme peut utiliser la colère intérieure ou la jalousie positive afin de combattre ses impulsions négatives. Mais cette méthode n'est pas adaptée à tous les moments, mais seulement un instrument que l'on doit savoir quand l'utiliser. Habituellement, le travail spirituel principal est : **Servez D'... dans la joie** (Psau. 100,2), tout en ignorant complètement le mauvais penchant. Lorsque surgissent des pensées perturbatrices, la meilleure voie consiste généralement à détourner son attention, et à se concentrer sur une action positive ; car s'occuper directement du mal risque parfois de souiller l'âme et de détourner l'homme de sa mission et dans ces cas, la colère elle-même est considérée comme un esprit d'impureté qui provient du Yetzer HaRa lui-même. Cependant, il existe des situations où l'homme sent son cœur fermé et froid, lorsque l'orgueil et la grossièreté bloquent la capacité de s'émouvoir dans la prière ou de ressentir de la compassion envers autrui. Dans un tel état, détourner son attention ne suffit plus et une lutte frontale devient nécessaire. Alors cette « colère » intérieure se transforme en force de purification et en médicament obligatoire ; l'homme doit être zélé envers la sainteté et parler durement à son mauvais penchant : pourquoi me caches-tu la vérité ? Jusqu'à quand m'empêcheras-tu de ressentir ? Cette colère vise à briser la muraille de l'insensibilité ; comme il est dit : les sacrifices agréables à D'... sont un esprit brisé ; un cœur brisé et humilié, ô D'..., Tu ne le méprises pas » (Psaumes 51,19). Ce n'est qu'après avoir brisé l'orgueil et la domination du mauvais penchant, que le cœur peut se rouvrir, retrouver une sensibilité envers D'..., et voir à nouveau la grandeur et la valeur des personnes qui l'entourent.

Le poids de la vérité

Et t'accorde la paix (Nom. 6, 26)

Selon le traité Berakhot (39A) **Tu es entier et ton enseignement est entier, car tu as établi la paix entre les disciples**. La véritable paix est créée lorsque quelqu'un ne reste pas retranché dans son unique opinion, mais agit pour s'extraire de la dispute. Un exemple classique est la discussion sur la quantité nécessaire pour dire la Birkat Hamazon est jusqu'à la taille d'une olive (Kazyit) comme le préconise Rabbi Meir ou jusqu'à la quantité d'un œuf (Kabetza) selon Rabbi Yehuda rapporté dans le traité Berakhot (45A). Celui qui veut rehausser la mitzva mangera la quantité d'un œuf (Kabetza) bien qu'il ne soit pas obligé de manger cette quantité, et de ce fait il établit la paix et unifie les deux avis en lui-même. Par cette conduite de concession et d'aspiration personnelle pour l'union, la personne reçoit le mérite de la bénédiction point contre point : Que D'... dirige son regard vers toi et t'accorde la paix.

מוקדש ומוקטר לעילוי נשמת הגה"צ רבי רחמים אליהו מאוזו זצוק"ל
לע"ז דודי היקר רבי של כהן בן פורטונה ז"ל

קוּמִי אֹרִי - סיפור לשבת קודש

KOUMI OURI - HISTOIRE POUR SHABBAT

Il y a environ trois cents ans, dans la ville d'Alger brûlante, les temps étaient agités. La communauté juive faisait face aux décrets du pouvoir musulman local. Mais à l'intérieur même de la communauté, un autre combat se menait : **le combat pour l'âme**. Beaucoup de Juifs, travailleurs manuels épuisés, étaient attirés par le mode de vie ambiant : tavernes, divertissements excessifs, et oubli des soucis dans la coupe de vin.

Rabbi Yehuda Ayash QSMNP, auteur du **Beit Yehuda**, siégeait dans son tribunal rabbinique et observait avec inquiétude un jeune homme nommé Raphaël. Raphaël était doué, mais il s'était laissé entraîner par de mauvaises fréquentations, ils suivirent la vanité et devinrent eux-mêmes vains.

Une nuit, après un épisode d'ivresse qui avait déshonoré la communauté, Raphaël fut amené devant Rabbi Yehouda Ayash.

Raphaël, dit Rabbi Yehouda d'une voix douce mais pénétrante, dans la paracha Nasso, nous lisons au sujet du Nazir. La Torah dit : **Il sera saint ; il laissera croître les cheveux de sa tête**. (Nom. 5, 6) sais-tu pourquoi le Nazir est appelé **saint** ?

Raphaël baissa les yeux et répondit avec assurance : **Parce qu'un Nazir ne boit pas de vin ?**

Pas seulement, répondit le Rav. **Le Nazir est quelqu'un qui sent que le monde l'entraîne vers le bas, et qui décide de s'arrêter. Il se dit : Je ne suis pas esclave de mes instincts**. Sa sainteté vient de sa capacité à dire **non**. **Le mot Nazir est lié à Nézer — une couronne. Celui qui se domine est le véritable roi.**

Il ne sait pas ce que c'est de travailler toute la journée sous le soleil et de vouloir tout oublier le soir.

Le lendemain, Rabbi Yehuda partit régler un différend dans une ville voisine et demanda à Raphaël de l'accompagner.

Le voyage était pénible, la chaleur écrasante, la poussière était étouffante. Lorsqu'ils sont arrivés vers midi dans une auberge, ils y entrèrent. L'odeur du vin frais emplit la pièce.

Raphaël sentit sa gorge sèche. Il vit les autres voyageurs boire avec plaisir. Il demanda au Rav : **Rabbi, je vais nous chercher de l'eau... ou peut-être un peu de vin ? Cela nous donnera des forces pour le reste de la route.** Rabbi Yehuda le regarda calmement. **Raphaël, jouons au Nazir pendant une heure seulement. Une seule heure.**

Nous resterons ici. Nous sentirons le vin. Nous verrons les autres en profiter. Et nous choisirons librement de ne pas y toucher. Pas parce que c'est interdit, mais pour ressentir le Nézer, la couronne de la maîtrise de soi.

Cette heure fut la plus longue de la vie de Raphaël. Le désir brûlait en lui. Chaque gorgée bue par les autres lui paraissait insupportable. Mais il regardait le Rav, il se sentait gêné. Rabbi Yehuda restait assis paisiblement, comme si le vin n'existait pas. Il ne semblait pas souffrir ; il semblait libre. Quand l'heure passa et qu'ils reprirent la route, Raphaël but de l'eau fraîche à un puits. Puis il dit : Rabbi... **cela a été plus difficile que tout fardeau porté dans ma vie.**

Exactement, répondit Rabbi Yehuda, et c'est le secret de la paracha. Le Nazir doit apporter un sacrifice expiatoire à la fin de sa période de naziréat. **Pourquoi expiatoire ?** Parce qu'il s'est privé des plaisirs permis du monde. Pourtant, la Torah continue de l'appeler **saint**.

Le message est double : Ne te retire pas totalement du monde, car le monde est bon ; mais sache que tu peux régner sur lui. La sainteté ne consiste pas à fuir la vie, mais dans la capacité à être au milieu du marché, parmi les odeurs, les tentations et les plaisirs tout en restant fidèle à son âme.

Raphaël retourna à Alger transformé. Il ne devint pas Nazir au sens strict, mais il devint un **Nazir au milieu du vin**. Il apprit l'art de la retenue. Il comprit que la liberté n'est pas de faire tout ce que l'on désire, mais la capacité de ne pas faire ce qui blesse l'âme.

La paracha du Nazir nous enseigne que le véritable pouvoir est la maîtrise de soi. La couronne (Nézer) appartient à celui qui sait dominer ses impulsions. La sainteté n'exige pas une séparation totale du monde, mais la capacité de dire **non** au penchant afin de dire **oui** à l'âme.

הליכות עלבי - ברוכה

LES PRECEPTES DES ROIS

- LES COHANIM



Nous avons appris dans le traité Berakhot (32B) : Rabbi Yohanan a dit : Tout Cohen qui a versé le sang ne lèvera pas ses mains pour la bénédiction sacerdotale », comme il est dit : **Vos mains sont pleines de sang** (Isaïe 1,15). Dans le traité Gittin du Talmud Yerushalmi (5, 9), il est rapporté : Qu'on ne dise pas : Untel commet des débauches ou verse le sang, et pourtant il nous bénit ? et D'... répond : Qui vous bénit réellement ? N'est-ce pas Moi qui vous bénis ?

Comme il est écrit : **Ils placeront Mon Nom sur les enfants d'Israël, et Moi Je les bénirai.**

Il ressort donc du Talmud Yerushalmi qu'un Cohen ayant versé le sang pourrait néanmoins bénir, puisque la bénédiction provient en réalité du Créateur. Le Isaac ben Moses of Vienna (Or Zarua, I, §112) résout cette contradiction Dans le Talmud Bavly, Rabbi Yohanan parle d'un Cohen qui n'a pas fait teshouva (repentir) et le Talmud Yerushalmi parle d'un Cohen ayant fait teshouva. Rabbenu Yaakov ben Asher (*Tour*, Orah Haïm 128) rapporte trois opinions concernant un Cohen ayant tué :

Opinion du Rambam : Il est disqualifié à vie pour la bénédiction sacerdotale.

Opinion de Rashi et de Rabbenou Guershom : S'il s'est repenti sincèrement, il peut à nouveau bénir.

Opinion de Meir of Rothenburg : On ne l'appelle pas à monter bénir, mais si lui-même monte, on ne l'en empêche pas. Et il mentionne aussi l'avis de Natronai Gaon selon lequel un Cohen ayant tué ne devrait pas être appelé en premier à la Torah, opinion qu'il conteste.

Le Beit Yosef écrit : Rachi et Rabbenou Guersom autorisent un Cohen repentant à reprendre la bénédiction sacerdotale. Les Tossafot soutiennent cette position et avancent que ces Cohanim sont comparés à des personnes présentant des défauts physiques (baalei moum). Or un défaut physique n'invalide pas automatiquement un Cohen pour la bénédiction sacerdotale, sauf si cela distrait l'assemblée. De plus, puisque certains interdits concernaient uniquement le service au Temple à Jérusalem, à plus forte raison aujourd'hui, en l'absence du Temple, la permission serait maintenue.

Le Shoulh'an Aroukh (Orah Haim 128, 35) tranche : **Un Cohen ayant tué quelqu'un, même involontairement, ne fera pas la bénédiction sacerdotale, même après repentance.** Rama ajoute : Certains disent que s'il s'est repenti, il peut bénir. Il faut être indulgent envers ceux qui font teshouva, afin de ne pas leur fermer la porte du retour. Telle est la coutume.

La Mishna Beroura précise : (100, §128) Si quelqu'un a été contraint de tuer, il peut bénir et bien qu'en principe on doive accepter la mort plutôt que commettre un meurtre, si la personne a transgressé sous contrainte, elle n'est pas disqualifiée pour la bénédiction sacerdotale.

Application pratique : la loi a été établie sans réfutation comme cela a été rapporté au sujet d'un converti, il s'avère qu'un Cohen ayant causé la mort dans un accident de la route : selon le Rambam et plusieurs décisionnaires suivant l'avis du Shoulh'an Aroukh : il ne montera pas à la bénédiction sacerdotale. Selon le Rama et plusieurs autorités ashkénazes : il pourra monter après repentance.

Conséquemment, selon la tradition séfarde (Maran) un Cohen ayant causé la mort d'un Juif au volant ne fera pas Birkat Cohanim ; selon la tradition ashkénaze (Rama) il pourra la faire.

לע"נ היקרה, אשת חיל מרת אושרית ברדה ז"ל בת ירדנה שתחי'
לע"נ מרת דוריס לוי בת סוזן ז"ל